MAGENTA.

Le 4 juin 1859, le gros de l'armée française (100,000 hommes) s'allongeait en une interminable colonne sur la route qui de Novare se dirige sur Milan, en franchissant le Tessin à San Martino et le Naviglio grande, canal de dix mètres de largeur, très profond et très rapide, à Ponte Nuovo di Magenta.

L'Empereur, qui s'attendait à une vigoureuse résistance sur la ligne du canal, avait, dès la veille, fait remonter vers le nord un corps de trois divisions (30,000 hommes environ), commandé par Mac-Mahon. Ce général avait passé le Tessin à Turbigo et s'était le jour même heurté, à Robechetto, aux troupes avancées de l'armée autrichienne. Mac-Mahon, qui devait être suivi par l'armée sarde (55,000 hommes), avait pour mission, pendant que l'Empereur attaquerait de front à Ponte Nuovo di Magenta et à Buffalora pour forcer le passage du canal, de prononcer un vigoureux mouvement de flanc sur la droite ennemie.

L'armée autrichienne (160,000 hommes) s'étendait sur la rive gauche du Tessin et défendait avec deux corps d'armée les passages du canal à Buffalora et à Ponte Nuovo di Magenta.

La nature du pays compris entre le Tessin et le Naviglio grande est telle qu'il était de toute impossibilité de diriger les troupes sur les points d'attaque autrement que par les deux routes qui partant de San Martino mènent l'une à Buffalora, l'autre à Ponte Nuovo di Magenta. La voie ferrée n'était pas utilisable, le pont sur le canal ayant été détruit. L'attaque de ce côté devait donc être prononcée sur un front très restreint ; au contraire, le champ d'opérations assigné à MacMahon se composait d'une plaine découverte parsemée de villages, de fermes isolées, de chemins de toute sorte, où le déploiement de grandes masses était aisé.

La division des grenadiers de la garde (général Mellinet) marchait en tête de l'armée sur la grand'route de Milan. Après avoir traversé le Tessin à San Martino, elle détache une brigade qui prend le chemin de Buffalora.

Quand l'Empereur, vers midi et demi, entend le canon de Mac-Mahon sur la rive gauche du fleuve, il lance les grenadiers et les zouaves de la garde à l'attaque de Buffalora et de Ponte Nuovo di Magenta.

La lutte fut héroïque. La résistance fut opiniâtre, mais dut céder devant la furia de l'attaque. A deux heures, Ponte Nuovo di Magenta est à nous et nous avons pris pied sur la rive gauche du Tessin. Devant Buffalora, le combat était tout aussi acharné ; mais grâce à l'intervention de Mac-Mahon, qui prend l'ennemi à revers, ce point tombe entre ses mains.

Les deux attaques françaises réunissant alors leurs efforts rejettent les Autrichiens dans Magenta qui, attaqué par le nord et par l'ouest, est enlevé à six heures.

* * *

La victoire était à nous, victoire tactique incontestable en ce sens que le résultat cherché était pleinement obtenu : nous tenions les passages du canal et la route de Milan ; mais victoire stratégique nulle, puisque l'adversaire, massé le soir de la bataille à quelques kilomètres de nous, de Corbetta à Robecco, n'était pas même entamé, et possédait dans toute leur intégrité ses communications avec sa base d'opérations qui était Pavie, Plaisance et le Pô, que nous ne menacions en rien ; tandis que notre ligne d'opération Turin-Novare était à la merci d'un mouvement offensif de l'ennemi ; et celui-ci, le 5 au matin, était tout à fait en état de l'exécuter.

Pourquoi, sans y être forcés, les Autrichiens ont-ils évacué leurs positions si avantageuses et si menaçantes pour nous ? C'est à la bonne étoile de répondre. Toujours est-il que leur retraite volontaire derrière l'Adda acheva le succès de la veille et fit de Magenta une victoire complète qui donna Milan et Lombardie.

51,000 hommes du côté des Français, 58,000 du côté des Autrichiens avaient été engagés. Les pertes étaient : pour les Français de 246 officiers et 4,198 hommes de troupe, pour les Autrichiens de 281 officiers et de 9,420 hommes de troupes dont 3 à 4,000 prisonniers.

A quoi tiennent pourtant les destinées des nations !.... Que serait-il advenu si Magenta, au lieu d'être un succès pour la France, avait été un revers ?

Il est incontestable que si l'armée française avait été battue à Magenta par un ennemi entreprenant, les conséquences immédiates de sa défaite eussent été désastreuses. Du coup, elle se trouvait coupée de sa base d'opérations, rejetée vers le Nord, et, pour un peu, acculée à la frontière suisse ; en même temps, Mac-Mahon isolé sur la rive gauche du Tessin, pris entre la poussée venant du Sud et le corps Urban se rabattant sur lui par le Nord, entouré par un cercle de fer qui se refermait sur lui, aurait été contraint de déposer les armes. C'était le passage en Suisse et Sedan onze ans plutôt. Mais les conséquences politiques n'eussent pas été à beaucoup près aussi funestes qu'en 1870.

Les Autrichiens, en effet, enchantés d'en être quittes avec une bataille, auraient mis le Piémont à la raison et n'auraient pas poussé plus loin, ne voulant pas compromettre le résultat acquis dans une campagne en France, dont le premier acte eût été la délicate opération du passage des Alpes.

Nous serions donc tout bonnement rentrés chez nous l'oreille basse, mais guéris sans aucun doute de notre manie de nous ériger en libérateurs des peuples. L'Empereur, qui était à cette époque en pleine possession de ses facultés intellectuelles, devant cet échec infligé à ses armes et à sa politique, se serait certainement assagi et aurait, dans l'avenir, évité de nouvelles aventures ; il aurait toutefois gagné à cet avatar de se trouver complètement dégagé vis-à-vis de l'Italie, et aurait ainsi été débarrassé de ce point noir qui a constamment assombri son règne.

* * *

Son gouvernement, alors incontesté, n'eût pas été ébranlé par une défaite n'entraînant pas une menace pour le territoire national ; aucune guerre civile n'était donc à craindre après la guerre étrangère.

Les généraux ayant constaté à leurs dépens qu'il ne suffit pas pour commander des divisions et des corps d'armée de savoir entraîner des troupes l'épée à la main, mais qu'un long travail préparatif est indispensable, auraient dirigé l'armée dans la voie des études fructueuses et de l'expérience.

L'inutile campagne de 1860 en Chine n'aurait pas eu lieu, non plus celle vraiment ridicule et ruineuse du Mexique.

Lorsqu'en 1866, la guerre a éclaté entre la Prusse et l'Autriche, la France, saisissant l'occasion de prendre sa revanche de 1859, aurait certainement fait cause commune avec la Prusse. Pendant que les armées prussiennes opéraient en Bohême, l'armée française aurait maintenu sur le Mein l'Allemage du Sud et menacé Vienne par le Danube. Nous y aurions gagné pour le moins le Palatinat bavarois et la Hesse rhénane (rive gauche).

La Russie, déjà l'alliée de cœur sinon de fait de la Prusse, serait devenue tout naturellement la nôtre moyennant l'abandon, sacrifice bien platonique de notre part ! des stipulations les plus onéreuses pour elle du traité de Paris ; et, la guerre de 1870 n'ayant pas eu lieu, l'Europe depuis trente ans vivrait dans une paix profonde garantie par l'entente des trois grandes puissances militaires, Russie, Allemagne, France, entente devant laquelle ne pourraient même pas essayer de se prévaloir une Autriche toujours à la veille de se disloquer, une Turquie démembrée, une Italie morcelée.

La France, il est vrai, n'aurait pas vu son territoire s'accroître du comté de Nice et de la Savoie, mais elle n'aurait pas perdu l'Alsace et la Lorraine, et sa frontière sur le Rhin s'étendrait de Bâle à Mayence. L'unité de l'Allemagne se serait faite quand même, mais avec l'aide de la France et, par conséquent, sans caractère comminatoire vis-à-vis d'elle.

Nous continuerions à avoir pour voisin le petit royaume de Sardaigne au lieu d'une Italie de trente-deux millions d'âmes dont l'hostilité peut paralyser nos mouvements.

Nous n'aurions pas eu l'honneur d'inscrire sur nos drapeaux les noms glorieux de Magenta et de Solférino, mais nous n'aurions pas à subir la honte de voir flamboyer sur les drapeaux allemands les noms à jamais maudits de Metz et de Sedan.

N'est ce pas le cas ou jamais de dire avec la sagesse des nations : " A quelque chose malheur est est bon. "

X.

Un château célèbre.

On sait que depuis longtemps la vente du château de Saint-Ouen a été décidée. Cette vente a eu lieu le 17 juin, à la requête de la princesse de Beauveau-Craon et du comte de Blacas d'Aulps, agissant comme subrogé-tuteur du prince de Beauveau.

Ce château, qui a une superficie de vingt-sept hectares trente-six ares, fut bâti en 1660, par Lepeautre, pour M. de La Seiglière de Boisfrand, acquéreur de la seigneurie de Saint-Ouen.

C'est là que furent données les fêtes brillantes dont les contemporains nous ont laissé de si nombreuses descriptions.

A la mort du chancelier, le château passa à son gendre, le duc de Gesvres. En 1745, le duc de Gesvres le vendit à Mme de Pompadour, qui fit de grandes dépenses pour l'embellir.

C'est dans le château de Saint Ouen que s'arrêta Louis XVIII, le 2 mai 1814, lors de sa rentrée en France : c'est là que les sénateurs lui présentèrent la constitution du Sénat. La charte constitutionnelle fut publiée le 4 juin suivant et datée de la dix-neuvième année du règne de Louis XVIII, ainsi que l'indique une plaque commémorative placée dans le château.

Le château de Saint-Ouen fut mis en vente en 1816 et démoli bientôt après.

Depuis il a été rebâti avec une magnificence toute royale par la comtesse du Cayla, qui y donna, le 2 mai 1823, une superbe fête. Après un déjeuner de quatre cents couverts, eut lieu l'inauguration du portrait du Roi, par Gérard, ce qui inspira à Désaugiers les vers suivants :

Du Roi, qui sut aimer, boire et combattre,
Ton art divin aux Français rélouis
A rappelé ces traits épanouis
C'était au peintre d'Henri quatre
De nous offrir l'image de Louis.

MONDANITES.

Nous voici entrés dans la période chère aux collégiens. Tout s'embellit, tout s'illumine pour eux à cette époque où les *commencements*,—qui sont en réalité des fins d'année scolaire—font quitter aux parents et amis leurs demeures d'été pour venir se mêler à la foule brillante qui remplit les vastes salles, pleines des souvenirs du passé, et des joies du présent, et applaudir aux succès d'êtres aimés pour lesquels l'heure du triomphe a sonné, ou qui ajoutent un fleuron de plus à la couronne qu'ils ambitionnent. Puis ils songent avec bonheur aux vacances qui vont commencer avec l'été, qui est une saison de stagnation, un temps d'arrêt pour tout, même pour les études dont se reposeront avec un plaisir égal, professeurs et pensionnaires.

Les vacances! quel mot charmant, quel doux synonyme de liberté.

Adieu, livres et cahiers. Vous avez donné des trésors d'informations à de jeunes intelligences qui vous en savent un gré infini, mais on ne vous veut plus, de quelque temps, du moins. Faites place aux plaisirs, maintenant. Promenades à la campagne, parties de chasse ou sur l'eau, excursions, etc, voilà ce qu'il faut aux grands ; quant aux plus jeunes, ces adorables étourdis qui ne sont jamais si heureux que lorsqu'ils s'ébattent, avec quels délices ne vont ils pas savourer ce séjour à la campagne, car ils vont presque tous partir, et notre ville déjà si tranquille deviendra triste, sans ces rires d'enfants, que l'on a tant de plaisir à entendre résonner.

M. et Mme Walter Denègre passeront une partie de l'été à Chicago, puis voyageront dans l'Est.

Le mariage de Mlle Cora Schriever avec le Dr Clarence Leslie Horton sera célébré en l'église de la Trinité, mercredi, le 24 juin, à 8 heures du soir.

Mlle Alice Forstall est revenue la semaine dernière de St-Jacques, où elle était en visite chez Mme Dubourg.

M. et Mme E. P. Eastwick, Jr, qui sont partis pour l'Europe, y feront un séjour de plusieurs mois.

Mme Ranlett a quitté la Nouvelle Orléans ces jours passés pour se rendre au Nord.

M. et Mme George Rose, de Boston, seront les hôtes de Mme John H. Maginnis durant l'été.

Mlles L. et S. Daboval passeront quelque temps à Covington, Lne, chez Mme Armand Darcantel.

M. et Mme George Penrose séjourneront à Ocean Springs, pendant plusieurs mois.

Mme (Dr) S. Théard est partie lundi avec son beau boy, pour la Baie St-Louis, où elle passera quelque temps avec Mme Charles J. Théard.

C'est le mercredi, le 24 juin, à 6 heures, qu'aura lieu en l'église des Jésuites, le mariage de Mlle Nina Folwell avec M. Von Truskow.

Mme Jules Mazerat et sa famille sont installées, pour l'été dans leur belle villa à Waveland.

M. et Mme Albert Maginnis sont à Ocean Springs, et y resteront pendant plusieurs mois.

Mme George H. Braughn et sa fille Mlle Florence Braughn ont fait un séjour des plus appréciés chez Mme Frank Dunbar, à Biloxi, Miss.

Mlle Bessie Flower est actuellement chez M. et Mme Walter Flower, à Clairborne, Lne.

M. et Mme John Wogan vont passer l'été à White Cliff, Tenn, avec leur petite famille.

M. et Mme J. Numa Augustin ont lancé des cartes annonçant le prochain mariage de leur fils, M. le Lieut. J. N. Augustin Jr, A. des E.-U, avec Mlle Alice Palmer. La bénédiction nuptiale leur sera donnée le 1er juillet, à l'église St-Pierre, Washington, D. C.

Mme H. C. Denis et Mlles Alice et Cécile Denis sont parties pour la Passe Christian où elles passeront l'été.

Mme Tilton fait un séjour des plus agréables à Clairborne, Lne.

Mme Virginie Ducatel partira très prochainement pour Waukesha, Wis., où elle passe chaque année les mois d'été.

M. et Mme R. Beltran ont pris possession de leur charmante résidence à Ocean Springs, la semaine dernière.

Mme Atkinson et sa famille sont à la Baie St-Louis, pour la saison.

Mme L. Jurey est de retour de Biloxi, où elle se trouvait depuis quelque temps avec sa fille, Mme H T. Howard.

M. et Mme C. P. Ellis partiront à la fin du mois pour Mississippi City, Miss., et y passeront la saison.

M. et Mme J. N. Augustin, Mlle Hattie Augustin et Mlle Lily Trémoulet partiront pour Washington, D. C., mercredi.

M. et Mme M. Deléry sont installés dans leur demeure d'été à Mississippi City, Miss.

M. et Mme S. H. Gilmore passent la saison à Ocean Springs, Miss.

Mlle Alice Trist est en visite chez Mme Dan. Edwards à Covington, Lne.

Mme Emory Clapp est partie pour New York, d'où elle se rendra en Europe, où elle va voyager.

Mme Jules Aldigé, Jr, passera l'été à la Baie, chez Mme Aldigé, sa belle mère.

Le Colonel C. A. Larendon est parti pour le Nord, la semaine dernière.

Mlle Sadie McIlhenny passera l'été à Bar Harbor avec Mme Andrew Simonds.

M. C. H. Bright est à New York dans le moment.

Mme Nelvil Puech arrive de St-Louis, où elle a passé plusieurs semaines chez Mlle Holland.

Mlle Emma Sinnott séjournera à Asheville, C. du N., pendant l'été.

Mme Robert Borde et sa petite fille, Amélie, vont passer quelque temps avec Mme (Dr) Borde à Memphis, et de là se rendront à la Baie St Louis, où elles resteront jusqu'en automne.

Mme Jennie C. Nixon est partie mardi pour Chicago, où elle est allée voir sa fille, Mme George Bollen.

M. et Mme J. W. Phillips sont enregistrés à l'hôtel Marlborough, à New York.

Le mariage de M. Robert Ellis avec Mlle Maud Addison a été béni mercredi, le 17 juin en la résidence des parents de jeune fille à Amite City, par le Rév. A. Gordon Bakewell, de la Nlle Orléans.

M. Alfred Sidell est parti pour New York la semaine dernière.

M. et Mme Henri Burgard seront de retour à la Nouvelle-Orléans de l'admirable voyage au cours duquel ils ont par couru toute l'Italie, vers le milieu du mois de juillet.

M. H. Fletcher est actuellement à New York.

Mme Evelyn Bellen et sa famille sont allées passer quelques semaines à Biloxi, chez Mlle Musson.

Mlle Marie Ogden est partie mercredi, pour New York.

M. et Mme Sam. Henderson qui ont une villa à Biloxi, y passeront la saison.

Mlle Jeanne Roman partira sous peu pour Bar Harbor, où elle a été invitée par Mme Andrew Simonds, à passer l'été.

M. et Mme C. M. Eiseman ont quitté la Nlle Orléans, mardi, pour se rendre à St-Louis.

M. Peter Labouisse est arrivé, récemment, de New York, où il a fait un séjour de courte durée.

Mme Andrew Simonds qui a pris un cottage à Bar Harber, a l'intention d'y passer la saison.

M. et Mme Percy Roberts qui vont parcourir le Mexique, s'y rendront à la fin de ce mois.

Mme Robert Dagné et ses filles, passeront quelque temps avec Mme Fortail Chopin, à St-Jacques, durant l'été.

Les demoiselles Grant sont actuellement en visite chez les demoiselles Mittenberger, à la Passe Christian, Miss.

M. Walter Lee Simmonds est revenu lundi, de Chicago.

Mme Joseph May et Mme Edward May sont, pour quelques semaines, chez Mlle Musson, à Biloxi, Miss.

M. Andrew Low a passé plusieurs jours de la semaine dernière à la Passe Christian.

Mlle Mary Barr est installée dans son charmant home à Waveland, pour la saison.

Mme A. Hoffmann et son fils sont partis pour Cooper's Well, où ils séjourneront pendant environ deux mois.

Le Bishop Sessums est parti mardi pour Sewanee, Tenn., où se trouve sa famille.

M. Reitt Sawyer a passé plusieurs jours chez des amis à la Passe Christian, Miss., la semaine dernière.

Mlle Louisette Vallon va passer l'été à Lewisburg.

Mlle Susie Miles est allée rejoindre à Richmond des amies chez qui elle restera pendant quelque temps.

M. Walter Stauffer est arrivé dans les premiers jours de la semaine, à Paris, France, où il était attendu par son frère M. Ike Stauffer.

M. et Mme Henry McCall, Jr., sont arrivés à New York, dans le courant de la semaine dernière.

Mlles Amélie et Emma Bertus, sont arrivées la semaine dernière de Covington, où elles ont fait un séjour très agréable chez M. et Mme J. Prévost.

M. S. V. Fornaris est parti mardi dernier, pour l'Europe.

M. et Mme Théodore Wilkinson vont bientôt se rendre à Myrtle Grove, leur belle plantation à Plaquemine, et y feront un séjour de quelque durée.

Mlle Louise Wolste va passer l'été à Milwaukee, Wis.

Le Dr et Mme Souchon et Mlle Selika Souchon sont partis hier soir pour New-York, où ils s'embarqueront pour l'Europe.

M. F. J. Gasquet a quitté la Nouvelle-Orléans à destination de New York mardi.

Mme Henry Leovy et sa fille, Mme Alfred Lovell Hall, sont parties, mardi, pour le Colorado.

Mme Abe Brittin et les demoiselles Brittin ont quitté la Nouvelle-Orléans, lundi dernier, pour se rendre à Chicago.

Mme B. Cousins et les demoiselles L et A. Cousins ont passé quelques jours chez M. G A Haro, de l'avenue Esplanade, la semaine dernière.

Mme M. D. Wallace qui a voyagé pendant plus d'une année, en Europe, est rentrée à la Nouvelle-Orléans, mardi.

M. Carlton Hunt est parti pour New York, lundi dernier.

M. et Mme J. E. Crusel vont séjourner à la Baie St Louis pendant quelque temps.

Mlle Elmire Janin est de retour de Mississippi City, Miss.

Mlle Henrietta Cummings passera une partie de l'été avec Mlle Mary Barr, à Waveland, Miss.

Mme J. A. Hopkins est partie mardi, pour New York.

Le mariage de M. Henry H. Flashpuller avec Mlle M. Tuttle a été célébré, en présence d'une nombreuse et élégante assemblée, mercredi dernier, à 4 heures, dans les vastes et beaux salons de l'hôtel St Charles par le Rev. B. M. Palmer, D. D

Mme M. A. Pike est partie jeudi dernier pour Washington, D. C.

Mme W. G Coyle et les demoiselles Coyle sont actuellement à Niagara Falls, où elles séjourneront pendant plusieurs mois.

Mme Fred King, se rendant à Chinchuba où elle sera pendant une partie de la saison, a quitté notre ville, mercredi.

Mlle Erskine Kock est en visite chez M et Mme James P. Kock, à Belle Alliance, Lne

Mlle Adeline Larose est de retour de Bayou Goula, où elle était allée passer quelques semaines.

Mlle Virginie Nicholls se rendra à Richmond, Vie., vers la fin de ce mois.

M. et Mme Henry Neil sont partis hier, pour New York.

Mme Charles Janvier est en visite chez des amies, à St Gabriel, Lne.

M. Walter Castanédo est arrivé de Natchitoches, Lne.

Mlle Ada Leeds est partie, lundi, pour Asheville, N. C.

Mme David Jamison et ses deux garçons passent l'été à Asheville, N. C.

M. Allen Mehle est de retour de Louisville, Ky.

Mme Victor Meyer et les demoiselles Meyer sont parties au commencement de la semaine pour Coburg Canada, où elles resteront pendant toute la saison.

M et Mme Michel sont à Long Beach, Miss., pour l'été.

Sur le boulevard, entre financiers :

—Dis donc, tu sais, Paul ?

—Eh bien !

—Il s'est encore laissé mettre dans le pétrin !

—C'est une si bonne pâte !

La vieille Mme X.... fait encore la coquette.

—Ah ! si vous m'aviez vue à vingt ans, disait-elle l'autre jour ; ma chevelure tombait jusqu'à terre.

—Je vous crois, chère madame ; malheureusement, elle a fini par y rester.

C. LAZARD & CO., LTD.
LES ANCIENS ET POPULAIRES
Marchands de Vêtements Confectionnés
D'ARTICLES DE TOILETTE
ET DE CHAPEAUX.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Canal et North Peters.
15 nov —Dim Mar Jeu Sam

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leur articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal. 2modistrie
nov 92—1 an—mer. jeu. dim

PLEYEL LE MEILLEUR —POUR— DURABILITÉ.
Philip Werlein
PAIEMENTS FACILES
PIANOS
13 déc—6 m—dim mar ven

LE PLUS GRAND D'AMÉRIQUE,
Le Piano Emerson.
Meilleure Qualité, le Son le plus doux, le plus Durable.
Prix modérés. Conditions faciles.
JUNIUS HART, SEUL AGENT, 1001 RUE DU CANAL.
1er sept—1 an—dim mar. jeu

CE SONT LES MEILLEURS
PIANOS
STEINWAY
KNABE
SOHMER
MEHLIN
BEHR
FISHER
SHONINGER
PLEYEL
KROEGER
Et par conséquent les plus durables et les meilleurs marchés. Ne pouvant s'acquérir que de la bonne et vieille maison de
GRUNEWALD.
715 RUE DU CANAL.
24 jan—1an

Livres de Prières, Rosaires
et Médailles de Première Communion.
Nous avons un admirable assortiment de Rosaires, Livres de Prières et Médailles de Première Communion en or et en argent ; aussi un choix varié de Signets pour livres. La valeur réelle, le bon marché des prix, les recommanderont à tous. Voyez notre assortiment avant de faire vos achats.
FRANTZ & OPITZ,
Joailliers et Objets d'Art.
129 rue Bourbon, près Canal.

Les NOMBREUX MÉDECINS qui EMPLOIENT la
SOLUTION PAUTAUBERGE
au CHLORHYDRO-PHOSPHATE de CHAUX CRÉOSOTÉ
la considèrent comme le remède le plus sûr et le plus efficace contre les
MALADIES de POITRINE
la PHTISIE, les BRONCHITES CHRONIQUES, les TOUX OPINIATRES, l'INFLUENZA
Les Capsules Pautauberge se prennent avec un verre d'eau et conviennent aux personnes qui ont peine à digérer la Solution.
Chez L. PAUTAUBERGE, 22, r. Jules-César, Paris, et dans les principales Pharm^ies
Dépositaires à la Nlle-Orléans : I. L. Lyons & Cie, 42, 44 Camp.

FEUILLETON.

L'ATTENTE.

I

Il avait passé sa vie dans l'attente.

Petit, tout petit, il l'attendait déjà, son idéal, l'âme-sœur qui lui révélerait le bonheur.

A ce moment, il se la figurait comme une princesse des contes de Fées. Drapée d'une robe parfilée d'or et de soie, sa chevelure lui fouettant le visage, elle parcourait les forêts au trot de sa haquenée. L'enfant alors pensait :

—Quand je serai grand, je la rencontrerai à l'heure dite, à l'heure fixée par ma destinée.

Il évoquait des conversations, des bribes de récits cloués en son esprit, et le soir, dans son petit lit, luttant contre le sommeil, les yeux écarquillés par la vision charmeresse, il ne voulait s'endormir qu'au moment où, le mauvais Génie vaincu, la bonne Fée les unissait devant toutes les Vertus assemblées.

Collégien, il eut des battements de cœur, à la promenade, en croisant des pensionnats où de mutines figures dévisageaient sa tête imberbe de rêveur précoce,— et longtemps, longtemps, ses yeux suivaient les jeunes filles en leur marche joyeuse.

A vingt ans, ses prétentions s'affirmèrent. De ses visites dans les Musées, il s'était forgé un amour du Beau, une esthétique implacable. Le front brûlant, l'esprit en travail, il la voyait apparaître, la Femme qui devait lui apporter toutes les félicités. Gracile, sans maigreur pourtant, elle avait la tête bien posée sur un cou élégant, de fins sourcils, de longs cils ombrant ces yeux bruns, un regard humide, un front bombé, intelligent, le nez plutôt grand avec des narines palpitantes, la bouche bonne, le sourire attirant. Enfin, d'une taille au-dessous de la moyenne avec le buste allongé de la Vénus de Jean Goujon, et la grâce timide, mais provoquante de la Diane de Houdon.

Pour habiller toutes ces perfections, il avait bien quelques difficultés ; son imagination enfiévrée y arrivait cependant en lui créant une mise à elle, une mise particulière qui n'appartenait à aucune époque.

Ainsi, son idéal installé dans son esprit, il avait commencé à parcourir le monde. Et chaque matin en s'éveillant, soit à la ville, soit à la campagne, hiver comme été, le brouillard de novembre obscurcissant l'horizon, ou le soleil frappant gaiement à ses vitres, la même demande naissait en ses pensées : " Sera-ce aujourd'hui que je la rencontrerai ? où dois-je la chercher ? " Et, tout le jour, l'attente décevante, perfide, desséchait sa gorge et comprimait sa poitrine.

Jusqu'à trente ans, sa présomption était complète. Le hasard seul retardait l'heure de la réunion et son bonheur serait d'autant plus délicieux qu'il aurait été plus attendu. Vers cette époque, une transformation se fit en son esprit. Ne regardant plus les femmes seulement au point de vue physique, il commença à faire attention à leur intellectualité.

Souvent, contraignant ses yeux à ne point voir, il écoutait les conversations, s'attachait à un son de voix, voulait découvrir ces qualités de cœur et d'intelligence qui lui auraient fait accepter une légère déviation de sa plastique. Mais en vain ! Helas ! l'idéal n'apparaissait pas.

Bien des fois, pourtant, un éclat de rire, un fin profil se perdant en une foule avait fait tressaillir son âme et bondir son cœur dans sa poitrine ; alors, une poursuite folle, des démarches insensées pour se faire présenter, et, après bien des jours, la possibilité d'approcher et de lier conversation avec la Désirée ; une joie immense à pouvoir enfin plonger son regard dans les yeux si connus d'avance ; puis, une désespérance s'accentuant à chaque mot, à chaque geste, et un éclair de folie lui traversant l'esprit en s'apercevant qu'il s'était encore trompé....

Le printemps surtout lui était douloureux. A cette époque où la Nature en fête semble entonner un épithalame universel, son âme esseulée souffrait doublement. Eploré, il parcourait les bois, regardait d'un œil de regret le gazon vergeté de pâquerettes invitant aux rêveries. Il songeait que ce serait si bon d'être là avec l'Aimée, de lui faire partager les sensations exquises amenées par cette surabondance de vie !

Et son âme défaillait en ressassant les inutiles parleries qu'il lui chuchoterait à l'oreille et qui semblent si douces aux cœurs des amoureux.

Puis, passant quelques années, il se retrouvait dans le même décor de nature, mais encore plus heureux, si cela était possible. Quatre maintenant, sa femme lui donnant le bras, ils cheminaient lentement parmi les frais taillis afin de permettre aux tout petits de les suivre. La vision se matérialisait : il aurait pu les décrire, les chéris, avec leurs boucles blondes et leurs figures rebondies de petits anges mutins. Et un énorme orgueil lui emplissait la poitrine en pensant au Devoir accompli : la création d'une famille, —de la façon la plus noble,—le cœur seul ayant dicté le choix, et l'intérêt ou l'ambition n'ayant jamais été consultés.

Au détour du chemin, soudain un couple passant, ses yeux s'emplissaient de larmes en se retrouvant le bras léger, sans personne pour s'appuyer dessus,—et il retombait encore plus lourdement sur la terre après cette incursion au pays du Bonheur.

Aussi la tête courbée, la démarche alourdie, reprenait-il la route du logis, les yeux obstinément baissés afin de ne plus voir cette joie des autres qui lui semblait une insulte.

II

Cruelle était donc sa rentrée où, toutes portes closes, alors seul en face de sa conscience, il s'abandonnait au désespoir, se demandant quel crime il avait commis pour être puni de la sorte.

Était-il donc maudit pour n'avoir jamais connu que les malheurs de l'existence et jamais les plaisirs ?

Il repassait sa vie attristée si jeune par les pertes successives et prématurées de ses parents ; puis, les déboires de sa position où la malchance l'avait poursuivi, les mille coups d'épingles de la vie habituelle qui arrivent à vous martyriser quand ils ne sont pas compensés de succès quelconques. Et ses pensées allaient chercher ses amis, ses camarades qui tous avaient fait leur trouée, et, vainqueurs, parcouraient à présent l'existence avec la superbe des gens heureux. Certes, il leur connaissait bien quelques ennuis mais si vite dissipés et si pâles, comparés aux siens ! Il arrivait même à envier ceux prématurément abattus par la mort, car n'étaient-ils pas heureux aussi, ayant du moins fini de souffrir ? Et lui, lui devait donc continuer à vivre pour trainer une existence toujours malheureuse !

Et les ans s'écoulaient, emportant avec eux la foi dans la réussite. Une noire mélancolie l'assaillait maintenant, le forçant de penser sans cesse à son rêve d'amour déçu. Des tristesses l'envahissaient et sa douleur arrivait à être si intense que, parfois, son esprit et son cœur se livraient à un combat formidable : l'un voulant imposer à l'autre une presque idéalisation. Mais toujours son cœur l'emportait.

Alors, attendre !.... Attendre encore, et toujours !.... Avoir le cœur battant, l'esprit inquiet, le regard fouilleur : ne jamais dormir tranquille ; être quelquefois rempli d'un espoir qui rend si heureux que la déception semble encore plus cruelle ; se dire chaque matin que la réalisation est proche, et s'endormir chaque soir avec une navrance qui va grandissant : arriver enfin au Doute, à l'horrible Doute, après avoir gravi et épuisé toutes les étapes de l'espérance !

Vers la quarantième année, une fièvre lente le prit, lui enlevant à peu près toutes ses vigueurs. La résignation n'était pas venue. Au lieu du calme qu'apportent les ans, une rébellion à l'état aigu grondait en son être.

Insensiblement, cette fièvre le minait, arrivait à le clouer dans son lit, la force de marcher lui étant enlevée. Il eut alors quelques mois l'existence cruelle des malades soignés par des mercenaires ; jamais un sourire ami aidant à supporter la souffrance, jamais un serrement de main où la sympathie se révèle. De froids services qui glacent et arrivent à faire entrevoir la Mort comme la Délivrance !

III

Aussi, la vie lentement se dérobant, il s'achemina vers l'agonie avec une presque satisfaction ; mais elle devait être terrible, cette agonie où toutes ses ambitions et ses déceptions se livrèrent une suprême bataille.

Trois jours durant, secoué par le hoquet, assailli d'hallucinations horribles, l'instinct de vivre tout-à-coup le reprenant, il se défendit avec la vigueur du désespoir.

Et, au dernier râle, pris d'un délire extrême, il vit son idéal apparaître devant lui.

Vêtue de blanc, très-pâle avec un sourire si doux qu'il en était triste, une forme de femme s'approcha lentement du lit et il lui sembla que son front était effleuré par une caresse d'ombre.

Alors, se raidissant désespérément et tendant ses pauvres mains décharnées dans la direction du ciel, il articula entre deux spasmes :

—Oh ! mon Dieu ! Dieu bon ! attendez !.... la voilà !....

La vision s'approcha encore, et il trepassa.

Lamentation d'un voyageur.

—Je vous plains, lui dit quelqu'un : tous les soirs, un nouvel hôtel !

—Oui : ce qu'il y a de vraiment dur, c'est, chaque nuit, de changer de punaises !

Cri du cœur !

Les agents ont conduit au poste un ivrogne qui rouait sa concierge de coups.

Lorsqu'il est dégrisé, le brigadier l'interroge :

—Pourquoi frappiez-vous si brutalement votre malheureuse concierge ?

—Comment ! ma concierge ? c'était donc pas ma femme !

croyable, ce que vous me dites là !..... Ou vous n'avez plus votre raison, ou je ne suis pas dans mon bon sens.... Car je ne suppose pas que ce soit une plaisanterie que vous me faites.

—Ah ! s'écria M. Destrade, je savais bien que vous ne le croiriez pas.

Il s'était levé presque menaçant et marchait par la chambre ; Paul, étonné, le suivait des yeux.

—Ainsi vous ne me croyez pas ? reprit M. Destrade en s'arrêtant devant lui.... Je vous dis que c'est la vérité !

—Monsieur, répondit Paul, je ne dis pas que je ne vous crois point. C'est mon amour, mon respect pour Mlle Juliette qui s'indignent à la pensée de vous croire. J'ai tout au moins, en un pareil sujet, à vous demander des preuves.

—Des preuves ! je vous affirme sur l'honneur que j'ai vu de mes yeux cet homme avec ma fille, qu'elle m'a dit qu'il était là pour elle, et qu'elle s'est jetée devant lui pour le défendre contre moi.

Paul devint très pâle.

—Me croyez-vous à présent ? fit M. Destrade.

Il y avait un tel mélange d'amertume et de satisfaction sourde dans le ton dont il parlait, que, pour la seconde fois, Paul se surprit à douter en l'écoutant.

—Je voudrais, monsieur, dit-il, voir Mlle Destrade

—Soit, elle vous le dira elle-même.

A continuer.